

Écumes, Sphères III, de Peter Sloterdijk ¹

Note de lecture par Valérie Battaglia

Sphères de Peter Sloterdijk relève du défi. Cet ouvrage s'inscrit pourtant bien dans l'orientation d'un numéro sur l'énergie soucieux des « dé-fondations » entraînées par une pratique cosmopolitique de l'écologie.

1. « Le processus de régénération et de croissance des sphères donne plus à réfléchir que leur destruction »²

La théorie des *Sphères*, développée par Peter Sloterdijk depuis de nombreuses années, revendique et renouvelle les projets successifs de Spinoza, de Nietzsche et de Deleuze. Ses livres répondent parfaitement à l'attente deleuzienne : « Un livre de philosophie doit être pour une part une espèce très particulière de roman policier, pour un autre part une sorte de science-fiction (...) À la suite de Nietzsche, nous découvrons l'intempestif comme plus profond que le temps et l'éternité (...) c'est-à-dire « contre ce temps, en faveur, je l'espère d'un temps à venir »³. Reliant philosophie, art et science (ses ouvrages sont enrichis d'une abondante et passionnante iconographie), parcourant à un rythme effréné de longues périodes de l'histoire humaine, ce météore nous communique efficacement le désir de pratiquer de « nouvelles synthèses (qui) sont actives, rationnelles, techniques et poétiques »⁴.

¹ Traduction Olivier Mannoni, Paris, Maren Sell éditeurs, 2005.

² Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort, jeu de piste sous forme de dialogue avec Hans-Jürgen Heinrichs*, Paris, Pauvert, 2003, page 356.

³ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

⁴ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit., page 319.

Les trois volumes de cette « *sphérologie* », ainsi que de nombreux autres ouvrages de l'auteur, exposent les origines anthropologiques et les conséquences pour la philosophie politique actuelle de deux postulats principaux, qui sont, à mon sens, les piliers de cette théorie fortement charpentée : 1) « La constitution dyadique est la situation des situations (...) Je fais débiter l'ontologie au chiffre deux » ⁵, 2) « Les cultures sont des systèmes atmosphériques. (...) L'avenir sera une ère de technique du climat, et donc une ère technique tout court. (...) Tout doit être produit sous forme technique, aussi bien l'atmosphère métaphorique que l'atmosphère physique. La politique sera une section de la technique du climat » ⁶.

Sphères III - Écumes peut se lire indépendamment de *Sphères I - Bulles* ⁷ et de *Sphères II - Globes*, les deux premiers tomes de la théorie des sphères. Il est sans doute le plus accessible au grand public et vient compléter la poursuite nietzschéenne « d'un diagnostic sur notre époque » entreprise par son auteur depuis notamment la parution de

⁵ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit. pages 171-172.

⁶ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit., pages 285-286.

⁷ Peter Sloterdijk, *Sphères I - Bulles*, Paris, Pauvert, 2002, réédité Paris, Hachette - Littératures, Pluriels, 2003.

⁸ Peter Sloterdijk, *Dans le même bateau : essai sur l'hyperpolitique*, Paris, Rivages, 1997.

⁹ Peter Sloterdijk, *La Mobilisation infinie*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2000.

¹⁰ « "le *dasein*" apporte déjà avec lui la source du voisinage possible, il est d'origine déjà voisin à ... », cité par Peter Sloterdijk, *Sphères III - Écumes*, op. cit., page 11

¹¹ Peter Sloterdijk, *Sphères III - Écumes*, op. cit., page 11

¹² Peter Sloterdijk, « L'âme ne s'oppose plus aux machines », interview in *Le Figaro*, 7 août 2002.

Dans le même bateau : essai sur l'hyperpolitique ⁸ et *La Mobilisation infinie - Vers une critique de la cinétique politique* ⁹.

Sphères I - Bulles nous entraîne dans un voyage philosophique au cœur des microsphères humaines, des systèmes immunitaires psychosémantiques, des espaces psychiques constitués par les dyades, les couples, les constructions de « nous », les agencements de voisinage et de proximité. Les émotions, la sympathie, la compréhension retrouvent une dimension « animante », clés de toutes les participations au monde et de toutes les ouvertures à de nouveaux espaces. Empruntant à la fois à la *philosophia perennis* et à Martin Heidegger ¹⁰, prolongeant les échappées fulgurantes de Gilles Deleuze sur les machines désirantes, l'immanence, le pli, l'auteur dessine à grands traits inspirés une « sorte de gynécologie philosophique » ¹¹.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas, Peter Sloterdijk est avant tout le penseur des ouvertures technologiques ¹² et des nouveaux agencements politiques, scientifiques, juridiques, sociaux, familiaux qui peuvent en découler,

dans le cadre, très controversé par ses pairs, d'une réflexion « anthropopolitique » sur le devenir de l'espèce humaine: « L'un des premiers résultats de cette controverse est en tout cas le fait que l'on a commencé à comprendre comment l'affaire de ce que l'on appelle les « anthropotechniques » doit forcément devenir l'objet d'une anthropopolitique. (...) La question de l'espèce devient donc un élément politique – c'est un état de fait auquel Michel Foucault a déjà fait allusion il y a vingt-cinq ans dans ses réflexions sur ce qu'il appelait la “biopolitique” »¹³. D'où la fameuse « affaire Sloterdijk » commentée avec finesse en France par Bruno Latour¹⁴, que déclencha Jürgen Habermas après la parution de deux ouvrages retentissants *Règles pour le parc humain – Une lettre en réponse à la lettre sur l'humanisme de Heidegger*¹⁵ et *Domestication de l'être*¹⁶.

Dans *Sphères II – Globes*, dont nous attendons encore la traduction et la parution françaises, Peter Sloterdijk explore les macro-sphères métaphysiques, impériales, religieuses et économiques de nos civilisations: cosmos, Dieu, mondialisations. La question posée pourrait se formuler en ces termes: « comment nous immunisons-nous encore lorsque nous ne disposons plus d'une forme de protection et de solidarité aussi forte que celle que Platon a appelée cosmos, ou celle qui, chez les chrétiens, porte le nom de Dieu? »¹⁷. Et si l'enjeu est là aussi bien évidemment philosophique¹⁸, il devient éminemment politique: « il s'agit désormais de radicaliser philosophiquement le signal naïf de combat et de rassemblement de la vieille gauche qu'est la notion de solidarité et d'examiner ses fondements théoriques. L'expression a connu une histoire passablement aventureuse (...). Aujourd'hui se pose le problème d'une solidarité avec les étrangers et la provocation que représente une solidarité entre dissemblables: une raison de plus pour repenser les fondements de la capacité de cohésion et d'intervention mutuelle des hommes dans un espace commun de valeurs et de sensations »¹⁹.

Sphères III – Écumes propose, comme complément et aboutissement, une approche multifocale, multi-perspectiviste, non-métaphysique et non-holiste des problématiques politiques contemporaines. Il s'agit d'entamer le travail d'une « biosophie » qui donne à penser les atmosphères, les systèmes immunitaires, les immersions, les « insulations » (création d'îles et de serres culturellement climatisées, anthro-

¹³ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit., page 70.

¹⁴ Bruno Latour, "Sloterdijk, l'insupportable", *Le Monde des Débats*, novembre 1999.

¹⁵ Paris, Mille et une nuits, 2000.

¹⁶ Paris, Mille et une nuits, 2000.

¹⁷ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit., page 255.

¹⁸ « Je prophétise un autre passé à la philosophie », titre du chapitre consacré à *Sphères II – Globes*, in Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit.

¹⁹ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op. cit., page 255.

pogènes), les réseaux d'acteurs, les collectifs. La « biosophie » se donne pour tâche de comprendre les constitutions d'espace de la vie des sphères: « De la même manière que Bruno Latour a parlé d'un « parlement des choses », nous voulons, en ayant recours à la métaphore de l'écume, parler d'une république des espaces »²⁰. Parce qu'elle refuse avec vigueur la version apocalyptique d'une rationalité moderne défaite ou la version catastrophiste d'un socialisme nostalgique, la « biosophie » se donne avant tout pour objectif de commencer à écrire le roman philosophique nécessaire à l'échappée spatiale vers le devenir du monde.

2. « L'aphrologie – du grec *aphros* l'écume – est la théorie des systèmes affectés d'une co-fragilité »²¹

Le concept d'écume permet de mettre en société (alvéolaire) les dyades microsphériques et intimes décrites dans les ouvrages précédents. L'écume, dans les mythologies anciennes, crée une « aphrosphère » propice à l'éclosion des dieux et des hommes à partir de l'eau et de l'aérien, « du mêlé, de l'inspiré »: l'écume comme la « matrice des faits humains »²². La société ne peut plus être vue comme une monosphère constituée de peuples et de nations fondés sur une substance génétique ou théologique, unis ou hypnotisés par des récits des origines ou des chartes et traités exceptionnels, mais devrait plutôt être comprise désormais comme un agrégat d'« associations agitées et asymétriques, de pluralités d'espaces dont les cellules ne peuvent être ni véritablement unies, ni véritablement séparées »²³.

Par société, Peter Sloterdijk n'entend ni contrat social ni organisme mais un archipel d'îles abritant différentes serres pour espèces fragiles, des

²⁰ Peter Sloterdijk, *Sphères III – Écumes*, op. cit. page 19.

²¹ Peter Sloterdijk, *Sphères III – Écumes*, page 34.

²² Peter Sloterdijk, *Sphères III – Écumes*, page 41.

²³ Peter Sloterdijk, *Sphères III – Écumes*, page 50.

²⁴ Peter Sloterdijk, *Sphères III – Écumes*, page 268.

²⁵ Et également dans de savoureuses pages à la sociologie de l'*homo pauper* pratiquée par Bourdieu ou à l'anthropologie d'Arnold Gehlen.

« installations climatiques polysphériques, au sens physique comme au sens psychologique »²⁴. Faisant son miel de Georg Simmel, de Gabriel Tarde et de Gilles Deleuze, tout en réglant leur compte à « l'agir communicationnel » de Jurgen Habermas et à « la théorie de la justice » (sous le voile de l'ignorance) de John Rawls²⁵, il aboutit aux deux conclusions suivantes, dont les conséquences sociales et politiques restent encore à approfondir, mais dont la plus évidente est la vaccination anti-totalitaire, anti-autoritaire, anti-apocalyptique: 1) « Qu'est-ce que la politique sociale, sinon la querelle formalisée pour une nouvelle répartition des chances de confort et des ressources

psycho-thermiques de la gâterie, mais aussi pour l'accès aux technologies immunitaires les plus favorables? » et 2) « Tandis que dans la physique kantienne, les choses ne font que remplir l'espace préexistant (ou mieux, représenté *a priori*) et ne peuvent exister les uns à côté des autres que sur le mode de l'exclusion mutuelle, ceux qui sont rassemblés dans l'espace psycho et sociosphérique constituent eux-mêmes l'espace par la force de leur coexistence: ils sont imbriqués les uns dans les autres et constituent, sur le mode de l'abri que l'on s'offre l'un à l'autre et de l'évocation réciproque, un lieu psycho-social d'un type spécifique »²⁶.

Le concept d'écume décentre les savoirs (anthropo-, ethno-, ego-, logo-) tout comme le concept de bulle reconstruisait des singularités plurielles, là où l'on ne percevait plus que de l'Un ou de l'individu esseulé face au Tout (cosmique, divin, social). Ce changement de perspective laisse émerger le concept fondamental, véritable et réel de la modernité, qui n'est pas celui de révolution mais celui d'explicitation. Ce concept d'explicitation provient tout droit de la retraite heideggerienne (devenir technique, clairière de l'être, évidemment métaphysique, soulagement...) et du studio deleuzien (pli, différence, répétition, image-mouvement, flux, perspective, transfert...).

Notre époque est une époque technique qui se consacre à manifester le latent, à dévoiler des secrets, à inciser, découper, ouvrir, radiographier, disséquer, forer, sonder... Elle ne renverse pas, elle déplie. Elle ne retourne pas, elle déroule et déploie. Elle ne révolutionne pas, elle manifeste. Comme aucune autre époque, le ^{xx}e siècle a payé le prix fort de ces explicitations sans fin, car à tout rendre visible, on court le risque de tomber sur le monstrueux et l'insoutenable. Personne ne peut assurer les risques de la mise à nu du latent. « Nous n'avons jamais été révolutionnaires » nous dit Peter Sloterdijk en parodiant aimablement Bruno Latour parce que nous n'avons jamais été complètement ni tous en même temps modernes, peut-être²⁷. La révolution n'est jamais que le bruit qui s'élève lorsqu'une explicitation plus étonnante que les autres a été communiquée, elle est le mythe inaccessible et romantique de la modernité.

Le concept d'explicitation constitue ainsi un moyen terme entre le concept optimiste d'articulation de Bruno Latour²⁸ (défini comme un horizon animé de projets ouverts à la participation et à la créativité humaines) et celui

²⁶ Peter Sloterdijk, *Sphères III – Écumes*, page 271.

²⁷ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

²⁸ Bruno Latour, *L'Espoir de Pandora. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte, 2001.

angoissé d'*Un-Verborgenheit* de Martin Heidegger, traduit ici comme non-dissimulation (défini comme un attentat organisé sur la nature-ressource, comme un viol de la technique sur l'Étant dans son ensemble). L'explicitation est le concept clé pour comprendre cette rencontre d'une intériorité avec l'extériorité et la création de sphères inattendues jusqu'alors.

La situation contemporaine se découvre dans cette capacité, aux conséquences impensables et néanmoins possibles, « inévitablement incomplète mais toujours extensible d'intervenir dans notre propre fond interne somatique et psychosémantique. » Elle échappe donc, même si elle ne l'accepte pas, à toute considération (et d'autant plus si ces considérations sont morales !) sur la réification, sur la sacralisation ou sur l'intangibilité du sujet, de même qu'elle échappe à toute considération sur la radicale nouveauté, sur l'émergence inattendue ²⁹. La seule éthique possible dans une telle situation trouverait sa source dans « une théorie de la gestion pour des serres de la civilisation ». Elle décrirait le plus fragile comme le point de départ de la responsabilité, ce serait une éthique des bulles et formulerait le bien comme ce qui est respirable, ce serait une éthique des atmosphères ³⁰.

3. « La nécessité d'avoir une opinion sur le climat (...) prépare le changement d'attitude fondamentale par lequel les hommes quittent leur statut de prétendus « maîtres et possesseurs » de la nature pour devenir des designers de l'atmosphère et des gardiens du climat (...) » ³¹

Sphères III nous ramène ensuite dans les motifs récurrents de la marche funèbre du XX^e siècle : « la pratique du terrorisme, le concept de design industriel et la pensée de l'environnement ». Dans de fulgurantes analyses sur les deux guerres mondiales, notamment sur la découverte et l'utilisation des gaz mortels dans l'atmosphère et dans les camps d'extermination, puis sur l'utilisation des armes atomiques, l'auteur définit la notion d'atmoterrorisme : « on gardera le XX^e siècle en mémoire comme celui dont la pensée essentielle consistait à ne plus viser le corps d'un ennemi, mais son environ-

²⁹ Peter Sloterdijk, *Sphères III* – *Écumes*, op. cit., page 65.

³⁰ Peter Sloterdijk, *Sphères III* – *Écumes*, op. cit., page 230.

³¹ Peter Sloterdijk, *Sphères III* – *Écumes*, op. cit., page 153.

³² Peter Sloterdijk, *Sphères III* – *Écumes*, op. cit., pages 79 à 102.

nement. (...) Du jour au lendemain, à la suite des événements d'Ypres, on vit surgir du néant une sorte de climatologie militaire dont on ne dit pas trop peu en la reconnaissant comme le phénomène majeur du terrorisme. (...) » ³². Sans nous attarder sur ses réflexions stimulantes, et parfois volontairement provocatrices, quant à l'atmoterrorisme d'État et à l'intégra-

tion de la climatologie dans le programme militaire américain (l'inquiétant High-frequency Auroral Research Programm pour la conception d'armes climatiques et les armes Extremely Low Frequency visant à agir sur les tissus vivants et plus particulièrement les cerveaux humains ³³), nous devons souligner l'entrée de l'atmosphère dans l'histoire de la philosophie politique comme un élément absolument déterminant. Nous ne pouvons rendre compte ici de l'ensemble des autres chapitres, et notamment de l'impressionnant travail synthétique autour de l'œuvre de Gilles Deleuze dans le chapitre sur les « Insulations - pour une théorie des capsules, îles et serres », ni du passionnant chantier ouvert sur le design et ses implications intimes et publiques dans le chapitre « Indoors: architectures de l'écume ». Chapitre, où l'on trouvera une critique documentée et iconoclaste des Jeux olympiques et des jeux du stade en général ainsi que des points de vue sur les congrès, colloques et autres réunions qui ne manqueront pas de faire sourire, et penser, bon nombre d'universitaires et de politiques (mais aussi d'orthopédistes, de syndicalistes et d'actionnaires de Daimler-Benz: rendez-vous page 576 et suivantes). L'originalité et la fécondité des hypothèses avancées dans ces deux chapitres dépassent largement le propos de cette note de lecture.

Considérant l'énergie au XX^e siècle, P. Sloterdijk reprend les analyses formulées dans *La Mobilisation infinie* et dans *Ni le soleil ni la mort*. La libération de l'énergie par explosion a marqué l'avènement de la modernité. Le principe de l'explosion par combustion prend une signification culturelle inégalée: la liberté des modernes exprime cette accélération disproportionnée atteinte par le moteur à explosion, cette folie de mobilité, cette gabegie énergétique. Le perfectionnement atteint avec les moteurs à essence étend ce mouvement incontrôlé à tous les points de l'espace humain: travailler et rouler « voilà les scènes primitives des nouvelles cultures de la capacité ».

Mais plus la modernité se mobilise, plus le fait de rouler perd aussi de sa nécessité et la culture de masse actuelle célèbre la pure dépense d'énergie, le pur gaspillage: « la culture de masse contemporaine est un concours de gaspillage ». Ce gaspillage énergétique rencontrera inéluctablement ses limites: les énergies fossiles ne sont pas inépuisables et « on parlera de nous comme des gens qui ont chauffé le cosmos » ³⁴. À chaque type de dépense énergétique, sa climatologie et son atmosphère. C'est à celles de l'ère de la fin des énergies fossiles que se consacre le philosophe. Et c'est là justement qu'il nous surprend le plus et qu'il change l'air ambiant en ouvrant portes et fenêtres en grand.

³⁴ Peter Sloterdijk, *Ni le soleil, ni la mort*, page 388.

Délaissant les lamentations catastrophistes ou les prophéties apocalyptiques, ainsi que les appels à la morale, à tous ceux (nombreux) qui ne se résolvent pas à quitter la modernité (qu'elle soit moderne ou post ou post-post³⁵), libérale, gauchiste ou écologiste, il entreprend de naviguer sur les eaux et dans les airs encore brumeux et trop peu écumeux du devenir humain. Pour ce faire, il nous offre sa rose des vents : une rose des vents du luxe et de la vigilance, qui nous permettra, peut-être, d'échapper à la fois au sérieux et à la gravitation, à l'idéologie de la misère et du manque, du sacrifice et des héros providentiels. Le chapitre « Antigravitation et gâterie, critique du caprice pur », et surtout les deux sous-chapitres « la fiction de la créature du manque » et « désir immanent, roman faustien et démocratisation du luxe » devraient ne plus quitter le chevet de tout écologiste.

4. « La station spatiale est la métaphore clef des architectures sociales de l'ère à venir. Dans *Sphères III*, je parlerai de tout cela sous des formes explicites »³⁶

La vie, l'espèce humaine, système de co-fragilité, ne peuvent s'épanouir que dans des sphères fortement maternantes, au design sophistiqué et suffisamment climatisées pour maintenir la douce température de l'atmosphère culturelle et technologique qui les protègent du

35 « Aussi longtemps que la modernité n'avouera pas qu'elle s'est établie discrètement mais inflexiblement comme le règne du temps de la Fin, aussi longtemps elle restera crispée avec une violence inconsciente dans sa prétention selon laquelle aucun autre temps ne doit plus faire date. Cette prétention la précipite dans un dilemme insoluble : d'un côté, la modernité ne peut voir venir après elle que le pire ; d'un autre côté, le pire se trouve exactement sur l'itinéraire qu'elle s'interdit de quitter, parce qu'elle ne considère pas comme pensable une alternative par rapport à elle », Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, pages 288-289.

36 Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, op.cit., page 250.

monstrueux. Les crises énergétiques et climatiques qui se profilent provoqueront des turbulences, des tempêtes et des destructions. Toutefois, même en envisageant des périodes transitoires de pénuries et d'extrêmes difficultés, le plateau de richesses d'où nous partons reste inégalé et incomparable dans la très longue histoire de l'humanité.

Les périodes prévisibles de transitions énergétiques et climatiques qui s'annoncent ne signifient pas la fin des temps ; même si nombreux sont les textes qui l'écrivent, le devenir vivant n'a pas dit son dernier mot. La capacité humaine à fabriquer des serres maternantes, à climatiser des espaces insulaires, ne s'arrêtera sans doute pas parce que s'achève une forme civilisation. Son savoir et sa science ne s'effondreront pas brusquement sans laisser de trace surtout lorsque ce savoir et cette science ont atteint un tel degré de

sophistication et de complexité : des amortisseurs efficaces pourront être activés.

Mais, effectivement, dans le prolongement linéaire des avancées techniques actuelles, un compte à rebours inéluctable semble en marche. L'allotechnique contemporaine ne peut conduire l'écologie que vers des choix très déprimants : soit un savoir mourir ascétique, soit un militantisme clérico-fasciste pourfendeur de la modernité et de la technologie. Il ne reste alors plus qu'à attendre dans le renoncement et ou dans des pratiques mystiques (ou dans toute autre position : rebelle, irresponsable, boulimique, philosophe critique) la date de l'auto-extinction de l'espèce. Toutefois cette « ruminant des catastrophes possibles est le socialisme esthétique d'un monde désagrégé, l'ultime ciment qui le fait "tenir" »³⁷.

Car l'allotechnique appartient déjà à notre passé. Elle subit elle-même ses propres explicitations qui la transforment et la déplient tranquillement, qui la conduisent vers d'autres plans du réel. Pour la première fois un seuil technologique est franchi, celui qui permet des imitations de la nature (bio-technologies). On peut nourrir les pires craintes sur ce passage mais on peut aussi le considérer comme un tournant décisif dans l'histoire de la technique elle-même et dans celle du monde. On peut le considérer comme le moment où « consommée la rupture avec la technologie du gaspillage – qui est toujours aussi un peu une technologie du viol » s'opère l'ouverture à une technique orientée vers la prise en compte de la co-fragilité des co-existants, une « homéotechnique »³⁸ par anticipation.

On le voit, il nous faut en sortir par le haut, par le mouvement ascensionnel, par la légèreté, par la synthèse entre science, philosophie, art et poésie. La catastrophe purificatrice qui rétablira les conditions originelles de la pénurie n'aura sans doute pas lieu selon le scénario des grandes productions de l'écologie politique actuelle. C'est en tout cas le devoir d'une philosophie politique (et ce serait aussi celui d'une telle écologie) digne de ce nom que de tenter de préserver et d'ouvrir des alternatives. Cette théorie froide, débarrassée de tout idéalisme et de tout romantisme

³⁷ Peter Sloterdijk, *L'âme ne s'oppose plus aux machines*, op. cit.

³⁸ Sur l'importance donnée à l'homéopathie par Peter Sloterdijk, et sur sa définition à l'encontre de l'idée commune d'une thérapie douce, « L'homéopathie pense au niveau d'une immunologie spéculative. Et dans la mesure où l'on place de plus en plus les problèmes de l'immunité au centre de la thérapeutique et de la systémique du futur, nous nous retrouvons face à une traduction très actuelle – même si le mode d'action des doses homéopathiques reste dans la pénombre. (...) Il ne faut pas selon moi sous-estimer le potentiel de risque qui s'attache à la médecine homéopathique. C'est une approche très complexe et qui n'a rien d'anodin, mais qui se dissimule sous un masque bon enfant », *Ni le soleil, ni la mort*, op. cit., pages 9, 10, 11.

révolutionnaire, immunisée contre les rayonnements aveuglants des Lumières et contre les fascismes de gauche et de droite, vide de toute reconstruction métaphysique : c'est ce que de nombreux écologistes (et de nombreux philosophes) attendent.

Peter Sloterdijk nous redonne à imaginer et à créer à partir des trésors psychocosmiques de notre passé et avec le potentiel des technologies d'aujourd'hui. Avec *Sphères III – Écumes*, on entre de plain pied dans la pensée du XXI^e siècle, celle préparée par Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard, Edgar Morin, Paul Virilio, Bruno Latour, une philosophie non plus pour la vaine critique de l'Empire (puisqu'il s'auto-détruit en raison de sa totale hégémonie) ou dans l'attente fascisante de l'Apocalypse, mais bien pour la transition vers l'ère des Solariens (Norman Spinrad), de l'hypothèse Gaia (Isaac Asimov) ou de l'Éveil d'Endymion (Dan Simmons).

Il n'en demeure pas moins vrai que les turbulences seront rudes à affronter mais nos sociétés partent d'un niveau de savoir, de technologie et d'acquisitions jamais atteint jusqu'ici. Les questions essentielles seront plutôt des questions de solidarité avec l'étranger le plus lointain et des questions de gestion et d'organisation d'espaces bien climatisés. Et lorsque celles-ci seront à peu près en voie de résolution, nous pourrons nous consacrer à la recherche et à l'exercice d'une vie riche, intense et luxueuse à l'humeur libérée et à la sexualité légère.

Sphères III – Écumes nous appelle à la vigilance face à l'abandon de la pensée quand la situation devient critique et à la terrible tentation de la simplification. Les idéologies meurtrières du XX^e siècle sont là pour nous rappeler où conduisent les refus militants de la pensée de la complexité et le besoin de simplification. Peter Sloterdijk nous propose ici le premier vaisseau spatial philosophique de notre histoire. Il est encore un peu bricolé peut-être mais il ne fonctionne pas si mal, à condition d'abandonner tout principe de précaution et d'accepter les risques du voyage. « Que se passerait-il si l'esprit libre, pour se retrouver dans un milieu ouvert, devait se retirer des icônes des faits auxquels on prétend qu'il n'existe pas d'alternative ? Et si la caractéristique de la pensée réactionnaire consistait dans le fait qu'elle s'allie avec la pesanteur pour nier l'anti-gravitation ? »